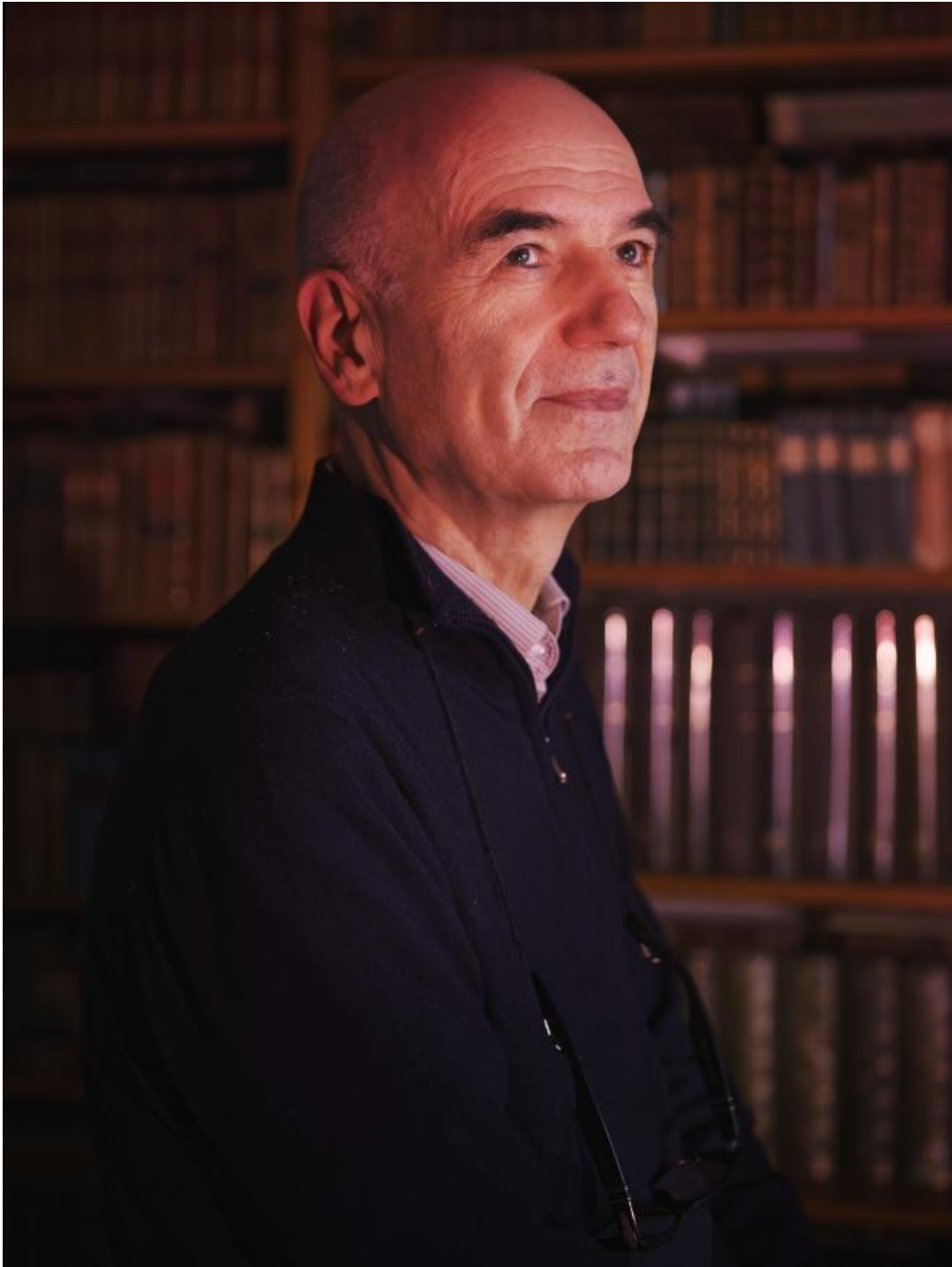


# Michel Delon, sadien devant l'Éternel

Spécialiste de littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle, éditeur de Sade dans « La Pléiade », il revient sur l'histoire des « Cent Vingt Journées de Sodome », et sur celle des sadiens, dans « La 121<sup>e</sup> Journée ».

Par [Jean-Louis Jeannelle \(Spécialiste des études littéraires et collaborateur du « Monde des livres »\)](#)



L'essayiste Michel Delon, chez lui, à Saint-Mandé (Val-de-Marne), en décembre 2020.  
CAMILLE GHARBI POUR « LE MONDE »

Le manuscrit des *Cent Vingt Journées de Sodome*, de Sade (1785), dont Michel Delon, professeur émérite à la Sorbonne, raconte l'histoire sous la forme d'une « 121<sup>e</sup> journée », est à la littérature ce que *L'Origine du monde*, de Courbet (1866), est à la peinture. Rédigé dans le plus grand secret (et sans que son auteur y ait, par la suite, jamais fait allusion), mis au propre à partir d'octobre 1785 sur des feuillets collés bout à bout et griffonnés recto et verso sur plus de 12 mètres, puis caché, pense-t-on, dans un mur de la Bastille, où Donatien Alphonse François de Sade (1740-1814) se trouvait détenu depuis plus d'un an, emporté sans qu'on sache bien ni par qui ni comment, le rouleau le plus célèbre de la littérature est un objet textuel qui défie toutes nos catégories.

Il est peu probable que Sade y ait vu une œuvre susceptible de publication. Ne s'agissait-il pas plutôt pour lui d'échapper à la folie, de déchaîner en esprit ses « passions » les plus noires ? L'un des protagonistes, Durcet, y avoue que son « *imagination a toujours été sur cela au-delà de [s]es moyens* » : telle est la loi du fantasme, d'excéder fatalement les pratiques ; et, à cette condition même, de compenser les murs de sa prison.

Lire aussi [Lumières libertines. « Le XVIII<sup>e</sup> siècle libertin. De Marivaux à Sade », sous la direction de Michel Delon](#)

Reconstituer l'histoire de ce manuscrit impliquait d'évoquer les « sadiens » qui vouèrent leur vie à réhabiliter l'écrivain le plus sulfureux de notre histoire. Soi-même inclus, puisque Michel Delon a rencontré Sade dès ses études, comme il le confie lors d'une visite de la bibliothèque de l'Arsenal, où de nombreux manuscrits de Sade sont conservés : « *J'avais quitté la khâgne très vite, en 1967, en milieu d'année, pour rejoindre la Sorbonne, raconte l'universitaire. C'était celle de Raymond Picard (la bête noire de Barthes), mais ce fut une joie ! Enfin je travaillais sur de vrais textes, La Nouvelle Héloïse ou Le Neveu de Rameau, et non plus sur des extraits... J'avais soif d'histoire littéraire : pour moi, il n'y avait là rien d'incompatible avec le renouveau apporté par la Nouvelle Critique.* »

## Curiosité éveillée

Peu avant les événements de Mai 68, le jeune homme, dont la curiosité à l'égard de Sade avait été éveillée par son professeur de philosophie, soumet un sujet de mémoire sur le « divin marquis » à Jean Fabre (1904-1975) – ce spécialiste des Lumières était, à l'époque, l'un des professeurs à la Sorbonne les plus accessibles : « *Attention : cela portait sur son "roman philosophique", Aline et Valcour ; il n'était pas encore question des Cent Vingt Journées... "Oui, pourquoi pas", m'a répondu Fabre... Après le mois de mai, son enthousiasme a décuplé ! C'est ainsi que j'ai plongé dans les archives "Sade" ici même, à l'Arsenal.* » Dans la salle de recherches bibliographiques, Michel Delon se souvient : « *On donnait alors accès à tout sans difficultés : les manuscrits, les brouillons d'où naîtra le personnage de Justine, et les lettres privées – comme celle où la femme de Sade (qui lui est restée fidèle jusqu'à la Révolution) réagit à Aline et Valcour, qu'elle juge un roman tout à fait moral.* »

En 1986, jeune maître de conférences en littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'université d'Orléans, il est sollicité par le directeur de la « Bibliothèque de la Pléiade », Pierre Buge, pour coucher l'œuvre de Sade sur papier bible. Certes, l'auteur de *La Philosophie dans le boudoir* réunissait déjà dans des colloques des universitaires bon teint, désireux de lui ménager une place dans l'histoire littéraire. Mais Michel Delon savait qu'on ne manquerait pas de critiquer le fait d'appliquer des règles philologiques rigoureuses aux rocs les plus escarpés, *Les Cent Vingt Journées...* en particulier, et d'y voir une manière de couvrir de notes savantes (donc

pédantes) les délires d'un pornographe furieux ou de désacraliser, en le banalisant, un écrivain devenu le fétiche des avant-gardes, qu'[Annie Le Brun](#) (préfacière de ses œuvres complètes chez Pauvert) avait qualifié de « *bloc d'abîme* ».

De fait, en 1990, à la parution du premier tome de « La Pléiade », où *Les Cent Vingt Journées de Sodome* côtoie précisément *Aline et Valcour*, Mathieu Lindon se récria, dans *Libération* : c'était Sade qu'on « *désexualisait* » ! Placer un roman philosophique en regard des *Cent Vingt Journées*... ne répondait toutefois pas seulement à un impératif érudit. « *A relever les emprunts opérés par Sade, commente Michel Delon, on découvre que les crimes qui nous paraissent les plus effrayants proviennent de récits de voyageurs, de traités sur les “mœurs et coutumes de tous les peuples du monde” ou autres documents scientifiques : c'est le prélèvement de ces citations et la suppression de passages trahissant leur origine qui rendent les actes décrits par Sade si effrayants. Son but est de révéler l'absurdité de ce que les hommes des Lumières s'efforcent pour leur part d'expliquer. A ses yeux, la cruauté peut être sans cause – ou plutôt n'avoir pas d'autre cause que notre plaisir.* »

Lire aussi [« La Philosophie dans le boudoir », de Sade : l'insurrection par le sexe](#)

On ne peut échapper à Sade, aux révélations que celui-ci apporte sur la noirceur humaine. Silling, le château où, dans *Les Cent Vingt Journées*..., quatre spéculateurs, symboles de l'Ancien Régime, s'enferment accompagnés de quatre maquerelles et de quarante-deux garçons et filles transformés en « *gibier* » humain, se révèle plus terrifiant que la Bastille. Ordre y est donné d'exécuter toutes les perversions, selon une gradation très stricte, au rythme de cinq récits par jour, soit six cents « *passions* » durant les quelques mois que dure ce séjour infernal. *L'Ecole du libertinage* – sous-titre des *Cent Vingt Journées de Sodome* – éclaire l'une de nos faces les plus sombres : la force du désir, lorsque celui-ci s'affranchit de toute pitié, de toute l'empathie au fondement de notre humanité.

## L'enfer érotico-bibliophilique

Sommes-nous prêts, alors, à recevoir ce manuscrit qui ne nous est pas légué ? Passé entre les mains d'une famille provençale, d'un médecin berlinois s'intéressant à la sexologie, de Maurice Heine, qui consacra sa vie et sa fortune à sortir Sade de l'enfer érotico-bibliophilique où il croupissait, mais également des mécènes les plus célèbres de la bohème parisienne, Charles et Marie-Laure de Noailles, le rouleau est dérobé à leur descendante dans les années 1980 et vendu au collectionneur suisse Gérard Nordmann, qui l'expose pour la première fois à la Fondation Martin Bodmer, à Cologny (Suisse), en 2004.

Lire aussi (2014) : [Le plus sulfureux des manuscrits de Sade, de retour à Paris](#)

Racheté par Gérard Lhéritier, il ne porte pas chance au « Madoff des manuscrits », mis en examen pour escroquerie en bande organisée en 2015. Proposé à la vente, il est finalement classé comme « trésor national » en 2017 par la ministre de la culture, Françoise Nyssen. Avec *La 121<sup>e</sup> journée*, Michel Delon entend prouver que le rouleau de la Bastille « *mérite pleinement cette appellation de “trésor national” et qu'il représente un pan entier de notre histoire* ».

A Michel Delon, qui venait de faire paraître *Le Principe de délicatesse* (Albin Michel, 2011), Marc Fumaroli, étonné qu'un si beau titre puisse porter sur de dangereux textes libertins, avait déclaré : « *Vous ne comprendrez rien à la littérature tant que vous ne saisissez pas ce qu'est la*

*transsubstantiation*. » A l'époque, l'intéressé avait souri qu'on pût faire de l'eucharistie chez les catholiques une condition pour accéder aux créations de l'âge classique. Mais aujourd'hui que l'on répugne à séparer les œuvres de leur auteur, et que l'on soumet les unes ou les autres aux mêmes jugements sur les mœurs, il se ravise. Peut-être la littérature représente-t-elle bien, à sa manière, une forme de transsubstantiation : d'un texte en autre chose qu'un simple discours.

## Parcours

**1947** Michel Delon naît à Paris.

**1988** *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières* (PUF).

**1990-1995** Edition des *Œuvres*, de Sade, dans « La Pléiade ».

**1998** Il est professeur à Paris IV-Sorbonne.

**2011** *Le Principe de délicatesse. Libertinage et mélancolie au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Albin Michel).

## Critique

### Tout de ce qui, dans Sade, nous heurte

« La 121<sup>e</sup> Journée. L'incroyable histoire du manuscrit de Sade », de Michel Delon, Albin Michel, 252 p., 19,90 €, numérique 14 €.

De l'étonnement suscité par *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, la date de rédaction n'est pas la moindre cause : ce que nous prenons pour l'acmé de l'œuvre sadienne, son extrême limite, en constitue en réalité le premier temps ; suivront des romans conformes aux canons de l'époque, dont le marquis espérait tirer une reconnaissance littéraire et philosophique.

L'exploration systématique des passions les plus noires à laquelle il procède à la Bastille, véritable « *appropriation personnelle des enfers païens et chrétiens* », comme l'écrit Michel Delon, offre à celui-ci un point de vue privilégié sur une œuvre dont, sa carrière durant, il a accompagné la reconnaissance universitaire.

L'autoportrait reste toutefois discret : Delon esquisse avant tout une « *sociologie des sadiens* », en rendant hommage à quelques grandes figures, en particulier Maurice Heine (1884-1940 ; cet ancien militant de l'ultragauche passé par le surréalisme fit de Sade son ultime radicalité) et Gilbert Lely (1904-1985 ; poète proche de René Char puis d'Yves Bonnefoy, qui devint le biographe le plus flamboyant de l'écrivain maudit).

D'eux, comme de son professeur, Jean Fabre, qui avait préféré ne pas recevoir les œuvres complètes de Sade pour ne pas avoir à en interdire la lecture à ses enfants, Michel Delon a appris qu'il faut tout lire. Tout Sade, le sulfureux comme le didactique, et d'abord tout de ce qui, dans Sade, nous heurte tant, autrement dit *Les Cent Vingt Journées...*, parce qu'on se fait une morale de lire, et non d'interdire.

[Lire un extrait](#) sur le site des éditions Albin Michel.